Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

10 | 2009

Varia

Éditorial

L'Antiquité et ses réceptions : un nouvel objet d'histoire

Pascal Payen

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/549>

DOI : 10.4000/anabases.549

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 9-23

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Pascal Payen, « Éditorial », *Anabases* [En ligne], 10 | 2009, mis en ligne le 01 octobre 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/549> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.549>

Éditorial

L'Antiquité et ses réceptions : un nouvel objet d'histoire

PASCAL PAYEN

DIX NUMÉROS, CINQ ANNÉES D'ACTIVITÉ et de parution régulière depuis 2005 : l'engagement a été tenu de consacrer une revue tout entière à la réception de l'Antiquité. *Anabases*, avec son invitation aux parcours et aux déplacements, et son sous-titre en forme de programme – *Traditions et réception de l'Antiquité* – a rejoint ou accompagné les initiatives éditoriales qui, en France et ailleurs, ont contribué à constituer un domaine de recherche. Parfois aussi la revue s'est même efforcée d'être à l'origine d'innovations à l'intérieur de ce domaine. Celui-ci a désormais sa place dans le champ des sciences humaines, à la croisée de plusieurs disciplines. Dictionnaires, collections, revues et colloques l'accueillent ou lui sont dédiés. La *Rezeptionsgeschichte* occupe plusieurs volumes, formant une section à part, dans la nouvelle et récente édition de l'encyclopédie allemande consacrée aux sciences de l'Antiquité : *Der neue Pauly*¹. Les *reception studies* font partie intégrante des volumes et des collections de *Companion*². Des revues spécialisées sont consacrées entièrement à ces problèmes ou à un domaine, l'historiographie de l'Antiquité, largement exploré et balisé par les travaux d'Arnaldo Momigliano³. Les

¹ *Der neue Pauly* (DNP). *Rezeptions- und Wissenschaftsgeschichte Enzyklopädie der Antike*, in Verbindung mit Hubert Cancik und Helmuth Schneider herausgegeben von Manfred Landtfefer, Band 13-15/3, Stuttgart-Weimar, Verlag J. B. Metzler, 1999.

² Cf. *A Companion to Classical Reception*, ed. by Lorna Hardwick and Christopher Stray, Oxford, Blackwell, 2008. Dans la même collection, plusieurs volumes font une place importante à la réception, par exemple *A Companion to the Classical Tradition*, ed. by Craig W. Kallendorf, 2007 ; *The Cambridge Companion to Virgil*, ed. by C. Martindale, Cambridge, 1997.

³ Cf. *Storia della storiografia*, publiée à Milan, depuis 1982 ; *Incidenza dell'antico. Dialoghi di storia greca*, Université de Naples, depuis 2003 ; *Revista de historiografía*, publiée à Madrid, depuis 2004.

universités de Bordeaux 3 et de Toulouse 2 ont organisé récemment une série de trois colloques internationaux sur la réception de Thucydide de l'Antiquité au début du ^{xx}e siècle⁴. Cette reconnaissance ne signifie toutefois pas que la question du sens conféré à la «réception de l'Antiquité» soit réglée. Quelques années après avoir tenté l'aventure, éditoriale et intellectuelle, où en sommes-nous? Une telle diffusion d'un objet de recherche, loin d'être synonyme de dispersion, offre plutôt des lieux pour préciser les questions que posent une science et un savoir en construction ainsi que les contours à leur donner. Les pages qui suivent dressent tout d'abord un bilan d'*Anabases* en regard du programme décrit dans la préface qui ouvrait le premier numéro. Davantage encore, notre intention est de souligner comment la notion de réception a fait l'objet de nombreuses redéfinitions qui en ont élargi l'acception, au risque, parfois, d'en effacer la précision. Entre les nouveaux dossiers qui ont élargi avec profit son champ et la tendance à une généralisation synonyme de perte de sens, le temps est venu du recul critique.

L'Antiquité: ni fin, ni décadence, ni imitation

Qu'est-ce que la réception de l'Antiquité? L'idée qui sous-tend cette question est bien connue: l'Antiquité ne disparaît pas avec «la fin du monde antique», quel que soit le moment assigné à cet événement⁵. S'agirait-il du partage de l'Empire romain, entre Orient et Occident à la fin du règne de Théodose, en 395? De la mort d'Augustin (430), grand passeur de l'héritage classique, au moment où les Vandales assiègent Hippone? Des pillages de Rome par les Wisigoths (410), les Vandales (455) ou les armées du patrice Ricimer (472), bouclant le parcours d'une histoire presque millénaire, depuis l'invasion gauloise de 390 avant J.-C.? De la disparition du dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule, en 476? De la fermeture par Justinien de l'école platonicienne d'Athènes, en 529? De la disparition de la bibliothèque du Musée d'Alexandrie, au moment de la conquête arabe, vers 641? Ces repères embrassent un temps long, au cours duquel les différentes Méditerranées et l'Empire romain connaissent des mutations lentes et profondes dans les domaines politique et institutionnel, culturel et religieux. Les transformations qui adviennent alors ne font pas disparaître les héritages de la Grèce et de Rome, ceux qui se diffusent le plus largement, d'autres aussi, nombreux et féconds. Elles les absorbent, elles les préservent, elles les transfor-

⁴ “La réception de Thucydide de l'Antiquité au début du ^{xix}e siècle”, Bordeaux 16-17 mars 2007 et 30-31 mai 2008, Toulouse, 23-25 octobre 2008, actes à paraître, éd. par Valérie FROMENTIN, Sophie GOTTELAND, Pascal PAYEN, Bordeaux, Ausonius, 2009.

⁵ Rappelons que ce problème, dans sa dimension historiographique, a fait l'objet du livre de Santo MAZZARINO, *La fine del mondo antico* (1959), trad. fr. par André Charpentier: *La fin du monde antique. Avatars d'un thème historiographique*, Paris, Gallimard, 1973. Sur le même thème, cf. Alexander DEMANDT, *Der Fall Roms. Die Auflösung des römischen Reiches im Urteil der Nachwelt*, Munich, C. H. Beck, 1984.

ment⁶. Après l'Antiquité existe ainsi une autre Antiquité. Celle-ci ne se réduit pas aux chefs-d'œuvre de la littérature classique⁷, mais elle prend place à l'intérieur d'un espace beaucoup plus large, celui du rapport entre les Anciens et les Modernes⁸. Alors que les Anciens ont été longtemps appréhendés comme des modèles indépassables, dont l'imitation devait tenir lieu aux Modernes d'originalité, selon la perspective théorisée par Winckelmann⁹, au même moment Rousseau fait le constat opposé dans la neuvième de ses *Lettres écrites de la Montagne*:

Les anciens peuples ne sont plus un modèle pour les modernes; ils leur sont trop étrangers à tous égards. Vous surtout Genevois [...] vous n'êtes ni Romains, ni Spartiates; vous n'êtes pas même Athéniens. Laissez là ces grands noms qui ne vous vont point. Vous êtes des Marchands, des Artisans, des Bourgeois, toujours occupés de leurs intérêts privés, de leur travail, de leur trafic, de leur gain; des gens pour qui la liberté même n'est qu'un moyen d'acquiescer sans obstacle et de posséder en sûreté¹⁰.

Entre les Anciens et les Modernes une rupture radicale s'est instaurée, de nature politique. La république de Genève est peuplée de citoyens préoccupés de leur liberté individuelle, qui est la liberté d'entreprendre, source de profits, et non plus de leur liberté collective, politique, au service de la cité et fondatrice de la communauté. Genève est devenue l'«antipode» de la cité antique, Sparte avant tout, puis Rome, à la rigueur Athènes, dont la prédilection pour le commerce commençait, au moment où Rousseau écrit, à être révélée et analysée.

Cette réaction, comme celle de Winckelmann, montre qu'il est plusieurs modes de réponse aux suggestions de l'Antiquité, plusieurs modalités pour la «recevoir» ou la tenir à distance. Cette pluralité est présente dans les sources et traverse constamment les dix numéros d'*Anabases*, qu'on l'appelle «usages», «détournements», «trahisons», «imitations», «transformations», «adaptations». La diversité du rapport à l'Antiquité après l'Antiquité se traduit aussi dans les types d'analyse déployés, dans les questions posées, qui tracent les limites et définissent la nature d'un savoir et de ses modes d'approche.

⁶ Cf. Rémi BRAGUE, *Europe, la voie romaine*, Paris, Critérion, 1990, 2^e éd. Paris, Gallimard, 1999.

⁷ Parti pris adopté le plus souvent, dans une perspective déconstructionniste et anhistorique, par l'ouvrage qu'ont édité Charles MARTINDALE et Richard F. THOMAS, *Classics and the Uses of Reception*, Oxford, Blackwell, 2006: compte rendu dans *Anabases* 6 (2007), p. 260-261.

⁸ Cf. François HARTOG, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Seuil, 2003; *Anciens, Modernes, Sauvages*, Paris, Galaad, 2005.

⁹ Johann Joachim WINCKELMANN, *Gedanken über die Nachahmung der griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst*, Dresde, 1755; trad. Fr. L. Mis: *Réflexions sur l'imitation des œuvres grecques en peinture et en sculpture*, Paris, Aubier-Montaigne, 1954.

¹⁰ Rousseau, *Lettres écrites de la Montagne*, IX (1764), in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade III, 1964, p. 881.

Quel bilan la revue présente-t-elle en ce sens? Quelles études avons-nous accueillies? Quel savoir a trouvé place au sein de l'architecture et des rubriques que nous avons imaginées? Qu'en est-il résulté: une meilleure connaissance des Anciens à travers l'étude des manières dont les Modernes n'ont cessé de les accueillir, de les lire, de se les approprier, de les contester, ou bien un regard plus aigu porté sur les Modernes grâce à la «présence» des Anciens dans leurs manières d'écrire et de prescrire la loi, de regarder l'autre, de penser le temps, d'inventer les catégories de l'art? C'est encore Rousseau qui, dans l'extrait cité et dans l'ensemble du rapport qu'il entretient avec l'Antiquité, indique qu'il est possible, d'une part, de souligner explicitement le constat d'une distance extrême, d'un éloignement presque définitif avec la cité des Anciens, située aux «antipode[s]» du temps présent, et, d'autre part, de postuler implicitement que la même cité demeure le modèle auquel il est impossible de ne pas recourir, quitte à le faire sur le mode négatif («ni Romains, ni Spartiates [...] pas même Athéniens»), pour comprendre qui nous sommes.

Ces remarques montrent que c'est au pluriel qu'il semble préférable de parler de «réceptions». Tentons de relire le programme tracé en 2005¹¹, en le confrontant au contenu des dix numéros publiés.

Une approche transversale et comparatiste

Le point de départ résidait dans une hypothèse qui allait à l'encontre d'un constat trop rapidement admis: l'étude et la présence des civilisations anciennes ne cessent de décliner dans l'enseignement et dans la culture, notamment dans les aires où elles se sont jadis développées. Or, à l'inverse, il faut poser que le rapport à l'Antiquité est à l'évidence constitutif du présent, de tous les présents. Identités et marginalités se sont élaborées, et souvent opposées, en puisant dans les héritages des Anciens. Nos manières de mettre en œuvre la politique, l'histoire, l'art, la religion, la philosophie, le droit, la science se déploient dans un rapport dynamique à une Antiquité largement conçue dans ses repères spatiaux et temporels. L'analyse devait prendre en compte non seulement les composantes méditerranéenne et européenne, mais aussi tous les territoires avec lesquels Grecs et Romains sont entrés en contact, sans omettre les autres voies de l'échange, par le hasard des échanges commerciaux, des guerres, des voyages d'exploration, de la diffusion des cultes, en direction de l'Égypte, de la Mésopotamie et d'un Orient plus lointain, des Ibères, des Celtes, des Berbères, des Germains et de tant d'autres, notamment, après l'Antiquité, vers un au-delà de l'Atlantique, au cours des conquêtes conçues en direction du continent sud et nord américain dans son ensemble. La relation postulée avec l'Antiquité n'était, dans le projet qui a nourri le lancement de la revue, ni un retour

¹¹ "L'Antiquité après l'Antiquité: parcours et détours d'un projet éditorial", *Anabases* 1 (2005), p. 5-13.

vers un âge d'or des classiques, sur le mode d'un *continuum* rêvé ou de retrouvailles avec une origine, elle-même source d'autorité¹², ni une rupture qui assimilerait notre présent à une période de déclin, au temps de la décadence. La perspective, historique et critique, qui n'a cessé d'être privilégiée, était, rappelons-le, transversale et comparatiste dans trois registres complémentaires :

- entre disciplines, telles que l'histoire, la littérature, la philologie, la philosophie, l'archéologie, appréhendées en elles-mêmes et dans une dimension historiographique, qui tienne compte de l'histoire de la discipline, et herméneutique, qui ne fasse jamais l'économie de la question du sens ;

- entre aires culturelles et civilisations, en tenant le plus largement compte de ce qu'elles ne sont pas figées dans le temps et ne recourent pas forcément des zones géographiques stables : Méditerranée et Orient anciens, Europe chrétienne, monde musulman, hébraïsme, judaïsme ;

- entre périodes : depuis l'Antiquité jusqu'au très contemporain, en interrogeant, plus encore que nous ne l'avons fait, la typologie habituelle : Byzance, le Moyen Âge, la période humaniste, avec le retour régulier de « renaissances », qui constitue en soi un stimulant problème d'ordre historiographique et culturel.

Deux grandes voies étaient à élargir, déjà ouvertes par les historiens de la culture et des idées et par les antiquisants soucieux de faire de l'histoire de leurs études une discipline à part entière, de J. Burckhardt et U. von Wilamowitz à A. Momigliano, P. Vidal-Naquet, K. Christ, Fr. Hartog¹³. La première voie devait permettre de reconstituer des transmissions, des filiations, des héritages, la seconde d'analyser les écarts, les transformations, les ruptures. Cette distinction, commode, mais non figée, incitait à poser la question plus large de la mutation des cultures, et donc des moyens pour en rendre compte. L'étude des parcours par lesquels les héritages des civilisations anciennes ont fait l'objet de redécouvertes, d'enjeux conflictuels ou d'appropriations plus apaisées invite à croiser les différentes disciplines des sciences humaines et sociales.

Les prémisses une fois décrites à larges traits, trois rubriques étaient annoncées pour accueillir les contributions de chaque numéro, et pour inscrire la revue au sein de trois enjeux de connaissance actuels. Quel état des lieux peut-on dresser ?

Dans la première section, *Traditions du patrimoine antique*, l'Antiquité est appréhendée comme un legs, un ensemble d'héritages, dont nous voulions contribuer à dresser l'inventaire, en étudiant les acteurs, parfois méconnus, de cette histoire – voyageurs, hommes d'église, diplomates, architectes –, les lieux et les institutions qui la promeuvent – académies, cercles, séminaires, sociétés savantes, universités, centres de recherche –, les productions scientifiques, sous la forme de sommes éditoriales, de

¹² Didier FOUCAULT et Pascal PAYEN (éd.), *Les "Autorités". Dynamiques et mutations d'une figure de référence à l'Antiquité*, Grenoble, Jérôme Millon, 2007.

¹³ Est-il besoin de dire que ces noms ne constituent aucunement une école, encore moins une liste fermée.

corpus, de dictionnaires, de sites Internet. Les Modernes maintiennent vivant par des chemins multiples le phénomène de *translatio studii* dont l'impulsion remonte à l'Antiquité tardive¹⁴. Ainsi sont sorties de l'oubli deux tragédies, l'*Électre* de Longepierre (1702) et une *Iphigénie en Tauride* (1713) de Malézieu qui révèlent un hellénisme nostalgique à la cour du dernier Louis XIV, attestant, au moment de la Querelle, le statut problématique du monde grec dans le classicisme français¹⁵. Sortie de l'oubli également la figure de Jacques-Ignace Hittorf (1792-1867), inventeur et théoricien de la polychromie monumentale des Grecs, analysée comme une manière plus libre de se réapproprier la tradition classique¹⁶. Sorti de l'oubli encore l'abbé Bourgade (1806-1866), prêtre libéral, présent à Carthage de 1841 à 1858, préoccupé de faire connaître l'Orient, qui crée le premier musée de la Régence de Tunis (1852) et publie un recueil d'inscriptions puniques¹⁷. Le goût pour les ruines est le plus souvent associé à la recherche d'une identité inscrite dans la durée grâce aux vestiges, qu'ils soient présents à Rome ou en Afrique du Nord¹⁸; il a existé d'autres Renan, inspirés par d'autres « Acropoles », moins célèbres. Les traditions issues de l'Antiquité ont fait l'objet de nombreuses études de cas : l'Europe, lentement élaborée en tant qu'idée et réalité géographique, d'Hécatée de Milet à la conquête arabe¹⁹; la fortune du *Roman d'Alexandre*²⁰, la leçon polybienne de la conservation du pouvoir conçue comme résultante d'un équilibre des forces en présence, que l'on retrouve chez Montesquieu dans les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*²¹.

La deuxième section, *Archéologie des savoirs*, étudie les processus par lesquels nos sciences et nos connaissances se sont façonnées dans un rapport tour à tour revendiqué, biaisé ou passé sous silence avec les héritages des Anciens; qu'il s'agisse de géographie, de médecine, de droit, de genres littéraires, de théorie politique, mais aussi des sciences de l'Antiquité elles-mêmes. Celles-ci se sont développées dès le xv^e siècle; elles ont accompagné le mouvement de la « Librairie » dans toute son ampleur. Il s'agit ici de se demander quelles formes de discours ont véhiculé l'histoire grecque, romaine, biblique; quelles fonctions – argumentative, d'autorité, de modèle – sont prêtées à l'Antiquité en fonction des enjeux du présent, par exemple dans l'entreprise de redressement de l'université prussienne associée

¹⁴ Cf. Henri-Irénée MARROU, *Décadence romaine ou Antiquité tardive? III^e-VI^e siècle*, Paris, Seuil, 1977.

¹⁵ Jean-Philippe GROSPELLIN 2 (2005). Par souci de brièveté, on renverra ainsi, de façon simplifiée, aux articles de la revue, en rappelant que chaque numéro contient un cahier final réunissant les tables des matières de tous les numéros. Seul est rappelé un petit nombre de contributions pour chaque section.

¹⁶ Adeline GRAND-CLÉMENT 6 (2007).

¹⁷ Clémentine GUTRON 2 (2005).

¹⁸ Maria-Teresa SCETTINO 5 (2007); Anna CAIOZZO 9 (2009). Cf. aussi sur ce thème Enrica PAGANO 6 (2007) et Catherine EDWARDS 9 (2009).

¹⁹ Stéphane RATTI 1 (2005).

²⁰ Catherine GAULLIER-BOUGASSAS 2 (2005); Christine SEMPÉRÉ 3 (2006).

²¹ Marie-Rose GUELFUCCI 4 (2006).

aux « guerres de libération » contre l'envahisseur napoléonien. Or nous sommes les héritiers directs, les imitateurs, parfois, et les utilisateurs, presque toujours, de la Science de l'Antiquité (*Altertumswissenschaft*) qui se met alors en place et qui impressionne toute l'Europe, avant que la Grande Guerre ne sape ses idéaux et ses assises sociales. En ce sens le premier numéro propose un riche bilan analytique et historiographique sur « la papyrologie documentaire grecque en 2005²² ». La mise en ligne de l'ensemble du célèbre « Daremberg » (174 collaborateurs, 3721 articles : <http://dagr.univ-tlse2.fr/sdx/dagr/>)²³, le *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, a été l'occasion d'étudier dans un vaste dossier sa genèse et les enjeux nationaux et internationaux, scientifiques et culturels, institutionnels et politiques, dont il a été l'objet dans l'Europe des années 1850-1920, en croisant les approches historiographique, sociologique, prosopographique, épistémologique²⁴. Deux grands historiens antiquisants, Luciano Canfora et Claude Mossé, se sont prêtés au jeu des questions et des échanges, au cours de tables rondes, pour revenir sur les règles de leur métier, sur les changements qui l'ont affecté, sur la place du présent, sur leurs affinités intellectuelles²⁵. Un entretien inédit avec Jean-Pierre Vernant, réalisé en avril 1999, a permis de circonscrire la genèse de la notion d'anthropologie historique de la Grèce ancienne, au contact des œuvres de Georges Dumézil, de Claude Lévi-Strauss, de Michel Foucault²⁶. Une même approche, en terme d'épistémologie historique, a conduit à analyser « la réception des *Religions orientales* de Franz Cumont » à partir de l'ensemble des comptes rendus qui lui ont été consacrés²⁷, ou encore à étudier comment se poursuivent les débats sur l'apport de Polanyi, de Weber et de Finley à la compréhension de l'économie antique²⁸. Dans ces enquêtes, l'objet visé ne consiste pas à paraphraser les Anciens, à partir d'une prétendue universalité de leur message, mais à analyser comment se forment les savoirs sur l'Antiquité, en interférence avec les contraintes et les contextes de la modernité, au confluent entre savoir et pouvoir, entre liberté et contrainte, quelle que soit l'époque considérée. Une telle « archéologie des savoirs » est conçue à l'interface des mondes anciens et de notre propre réflexion sur eux, de notre propre pratique et écriture de l'histoire ancienne.

La troisième section, *Historiographie et identités culturelles*, s'appuie sur l'hypothèse que les pays ou les peuples qui ont fréquenté la Méditerranée n'ont pas tous et pas toujours entretenu le même rapport avec l'Antiquité. Toutefois, bien qu'il n'existe pas une, mais

²² Bernard LEGRAS 1 (2005). Cf. également le bilan bibliographique, historiographique et critique des études sur Auguste, de 1996 à 2006 : Frédéric HURLET 6 (2007).

²³ Charles-Victor DAREMBERG, Edmond SAGGLIO, Edmond POTTIER, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, Paris, Hachette, 10 vol., 1877-1919.

²⁴ Geneviève RIVES-GAL 3 (2006) ; Collectif 4 (2006). Le corpus de la correspondance du protohistorien Joseph Déchelette (1862-1914) est l'objet d'un premier dossier exploratoire 9 (2009).

²⁵ Luciano CANFORA 1 (2005) ; Claude MOSSÉ 7 (2008).

²⁶ Jean-Pierre VERNANT, José Otávio GUIMARÃES 7 (2008) et 8 (2008).

²⁷ Françoise VAN HAEPEREN 6 (2007).

²⁸ Hinnerk BRUHNS 7 (2008).

des « mémoires » de l'Antiquité, celle-ci contribue durablement et partout à façonner une identité collective et une conscience historique. Trois types de rapports aux Anciens ont été élaborés, que nous distinguons nettement ici, par commodité. L'Antiquité a pu être appréhendée et utilisée comme une *origine*, qui permette de trouver un commencement à une nouvelle histoire et de se doter d'une mémoire; le temps de la construction des États-nations, aux XIX^e et XX^e siècles, selon les régions, fut propice à ces réappropriations identitaires²⁹: ainsi des Illyriens en Albanie, des Daces en Roumanie³⁰, des Germains concurrencés par les Grecs et les Romains au sein de la Confédération germanique après le traité de Vienne (1814-1815)³¹, de l'épisode de Massada (73-74 après J.-C.) pour l'État d'Israël³², de la question controversée de l'origine des Tupis dans l'historiographie brésilienne du XIX^e siècle³³. L'Antiquité a pu aussi être appréhendée comme une *source*, où se renouvellent les valeurs et les modes d'action, comme l'ont vécu les Constituants de la Révolution, ou la compréhension du présent: ainsi la crise de l'Empire romain sert elle de paradigme pour comprendre celle que connaît la Russie dans les années 1920, selon Rostovtzeff³⁴, ou l'Europe après la Première Guerre mondiale, selon Ortega y Gasset³⁵. Enfin l'Antiquité sert de *référence* à la définition que Winckelmann propose du classicisme, ou bien au prestige dont jouit la science grecque dans l'Angleterre du XVI^e siècle³⁶, la culture classique à Bâle, au temps d'Érasme³⁷. Le cheminement de la réflexion va ainsi des Anciens aux Modernes, mais le présent permet aussi, dans un mouvement de réciprocité, de comprendre autrement l'Antiquité, appréhendée sur les modes de la recherche savante³⁸ ou de l'admiration³⁹, de l'engagement⁴⁰, de la polémique⁴¹, des échanges, notamment épistolaires⁴².

²⁹ Cf. les deux dossiers consacrés à "La nation et l'Antiquité" 1 (2005) et "Les archéologies française et italienne: une mémoire nationale" 9 (2009), l'un et l'autre initiatives de Philippe FORO.

³⁰ Michel PILLON 1 (2005).

³¹ Hinnerk BRUHNS 1 (2005).

³² Katell BERTHELOT 1 (2005).

³³ Notamment dans l'œuvre de Francisco Adolfo Varnhagen, *Historia geral do Brazil* (1854: Temístocles CESAR 8 (2008)).

³⁴ Pier Giuseppe MICHELOTTO 2 (2005).

³⁵ Arnaldo MARCONE 2 (2005).

³⁶ Germaine AUJAC 3 (2006).

³⁷ Germaine AUJAC 10 (2009).

³⁸ Chez les philologues et historiens allemands du XIX^e siècle: Giovanni LEGHISSA 9 (2009).

³⁹ Admiration contrôlée dans l'œuvre de Ramón Menéndez Pidal (1869-1968), telle que l'analyse Grégory REIMOND 9 (2009).

⁴⁰ Cf. la récupération de Fustel de Coulanges par l'extrême droite maurassienne, au cours des années 1900-1930, sous la figure de l'historien de la réconciliation et de l'unité nationale: Catherine VALENTI 4 (2006).

⁴¹ Idéalisation de la figure de Zalmoxis et de la spiritualité des ancêtres daces dans l'œuvre de Mircea Eliade: Dan DANA 5 (2007).

⁴² Corinne BONNET 4 (2006); Annick FENET 7 (2008).

Réceptions de l'Antiquité

Dresser l'*histoire continue* de nos rapports à l'Antiquité ne signifie aucunement que l'hypothèse qui nous guide soit celle du *continuum*, de l'immersion sans cesse prolongée dans l'Antiquité, du constat d'une adhésion aux valeurs, aux codes esthétiques, aux normes des Anciens. Notre histoire de la réception de l'Antiquité n'est pas guidée par le principe cicéronien de l'*historia magistra vitae*⁴³. Autant que les continuités nous intéressent les ruptures, les moments où se dessinent de nouvelles configurations dans les rapports à l'Antiquité. Peut-on dès lors parler au singulier de «réception» de l'Antiquité? L'expérience de cinq années d'échanges avec les auteurs, de lectures et de discussions au sein de l'équipe éditoriale, de publications assumées nous a conduit à préférer le pluriel – «réceptions» – tout en nous efforçant, dans cette première halte ou «seconde préface» à visée réflexive et critique – Thucydide nous pardonnera cet emprunt –, de tenter de mieux circonscrire un nouvel objet d'histoire.

De quelle Antiquité s'agit-il? L'accumulation des contextes, classiques et non-classiques, des «présents» anciens et modernes, modifie à chaque moment le périmètre de ce qu'il est convenu de nommer pour un temps «Antiquité». Seul le document, replacé dans ses contextes, trace les contours d'un objet d'étude, la «tradition classique» ou la «tradition antique», enrichie des lectures, entourée des regards et des interprétations, des «réceptions» dont elle a été l'objet. Tournons-nous, pour prendre la mesure de ce phénomène, vers un exemple célèbre: la Fresque dite du «Bon Gouvernement», peinte par Ambrogio Lorenzetti (c. 1290-1348), pour décorer les murs de la *Sala della Pace* du Palazzo Pubblico de Sienne. Cette œuvre, achevée en 1338-1339, a été commandée à l'artiste par l'exécutif communal, le Gouvernement des Neuf. Ses membres se sont fixé pour tâche et idéal de «gouverner et défendre la commune et le peuple⁴⁴». Pour y parvenir, dans le contexte troublé des années 1300-1330, ils se livrent à une intense activité de «communication politique⁴⁵» dont la fresque que peint Lorenzetti est une pièce essentielle. Or la forme et les thèmes de leur message sont saturés de références à l'Antiquité, que nous ne ferons que relever, afin d'apprécier l'étendue de la culture antique supposée chez les contemporains, sans étudier ici les registres de «lecture» propres à chaque type de source, en particulier la peinture allégorique.

Le premier ensemble de données relatives à l'Antiquité, qui intervient dans ce programme pictural, est lié au contexte de la commande et donc à la nature politique du Gouvernement des Neuf et des institutions de Sienne:

⁴³ Cicéron, *De oratore*, II, 36.

⁴⁴ Dans les actes de la pratique, ils sont désignés comme «Governatori e difenditori del Comune e del Popolo». Nous nous appuyons sur la remarquable étude de Patrick BOUCHERON, «Tournez les yeux pour admirer, vous qui exercez le pouvoir, celle qui est peinte ici'. La Fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti», *Annales HSS* 60, 6 (2005), p. 1137-1199 (citation, p. 1139).

⁴⁵ Cf. Boucheron, «La Fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti», p. 1140.

– les Neuf sont élus pour deux mois, selon une procédure complexe destinée à empêcher l'enracinement oligarchique. Leur institution garantit l'équilibre d'un régime de compromis, entre la rotation des charges des cités grecques et une constitution qui se situe entre gouvernement populaire et tendances oligarchiques, comme à Rome ;

– ils affirment à plusieurs reprises leur volonté de rendre publiques les règles communes : en 1309-1310, ils font traduire en langue vulgaire des statuts urbains, dont le paragraphe 134 précise que ces règles doivent être écrites « en bonnes grosses lettres, bien visibles et bien formées, sur du bon parchemin⁴⁶ », ce qui n'est pas sans rappeler l'écriture monumentale des lois dans les cités grecques. Les nouveaux statuts de 1337 sont également traduits ;

– d'autres décisions convergent pour ancrer l'idéal républicain de Sienne dans la référence aux Anciens. Une statue d'Aristote est érigée devant le Dôme, jamais achevée, mais qui aurait dû être la plus grande église de la chrétienté⁴⁷. En approuvant la légende de fondation de la ville par les fils de Rémus : Senius et Aschius, représentés sur la fresque, Sienne se veut une seconde Rome. Après l'Antiquité grecque et la référence latine, c'est l'héritage chrétien qui a droit à une place de choix, lorsqu'est évoquée, en tête des statuts de 1337, la constitution *Deo auctore* de Justinien.

Le second ensemble de données qui désignent l'extension de l'Antiquité est contenu dans la fresque elle-même et la complexe allégorie qu'elle développe⁴⁸. Le recours à l'allégorie politique profane est l'innovation majeure du programme pictural siennois. En effet, jusqu'à la fin du XIII^e siècle, la célébration des vertus du gouvernement communal emprunte à l'Écriture sainte. Moïse incarne le bon souverain, faisant front contre Pharaon. Ici, au contraire, il n'est rien de « réel » dans les personnages⁴⁹. Le spectateur observe des figures féminines pourvues d'un nom abstrait : *Justitia Distributiva*, *Justitia Commutativa*, *Concordia*, *Pax*, *Fortitudo*, *Prudentia* etc. De cette complexité dans les références et dans leurs relations au sein de la Fresque, il est permis de souligner les lignes de force, selon la perspective qui est la nôtre, dans le contexte siennois des décennies 1320 et 1330, en se demandant quelle Antiquité apparaît comme familière aux contemporains :

– le grand vieillard barbu, qui siège décalé sur la droite, ne trône donc pas en majesté et n'est pas une figure religieuse ; tout en lui renvoie à la commune, notamment le chapeau des podestats, le disque à sa main droite, figurant peut-être le sceau de la commune, à ses pieds les jumeaux Senius et Aschius. Situé près de *Concordia* et *Justitia*, il illustre le principe de l'autonomie républicaine, hérité du *De Officiis* de Cicéron, de Salluste et de Sénèque ;

⁴⁶ *Ibid.*, p. 1140-1141.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 1142.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 1158-1160. La *Sala della Pace* est la salle de réunion et de délibération des Neuf. Ils siègent sur une estrade disposée contre le mur nord, donc sous la fresque représentant le « Bon Gouvernement ».

⁴⁹ *Ibid.*, p. 1149.

– la représentation de la Justice lui confère comme attribut une grande balance : le plateau de gauche porte le glaive et la couronne, avec l'inscription « *Distributiva* », celle qui punit (elle décapite) ou récompense (elle couronne) ; dans le plateau de droite l'ange porte une canne (mesure de longueur) et un cylindre (mesure de capacité), attributs de la justice « *Commutativa* », qui règle l'équité des échanges. Cette double nature de la justice est directement héritée d'Aristote⁵⁰ ;

– enfin, le grand personnage situé sur la droite de la Fresque est dominé par les vertus théologiques : *Sapientia, Fides, Caritas, Spes* ; inscrites au-dessus de lui en lettres capitales, elles sont une force supérieure qui doit l'inspirer. Il est protégé et inspiré par la grâce divine qui lui est transmise directement, sans passer, notons-le, par l'Église. Sous cette protection, il représente la souveraineté de la loi, incarnée dans la figure communale du magistrat, selon l'héritage venu des cités grecques et de Rome. C'est aussi, comme en surimpression, l'image du bien commun, dans sa version thomiste et aristotélicienne, qu'il incarne⁵¹.

La commande passée à Ambrogio Lorenzetti et le comportement, les décisions politiques des Neuf supposent donc un contexte culturel et des institutions éducatives qui dispensent un savoir multiple sur une Antiquité tout à la fois grecque et latine, dans une large proportion, et chrétienne. Le contexte de Sienne, et plus largement de l'Italie communale, définit les limites spatiales et conceptuelles d'une Antiquité, dont il devient possible d'étudier la présence en terme de réception, parce que les contextes peuvent être circonscrits avec précision. Les sens que revêt la fresque s'enrichissent, pour nous Modernes, des apports d'une analyse en terme de réception.

Réceptions en contextes

Le terme de réception, par différence avec celui de présence ou d'influence, désigne un opérateur historique, par lequel on tente de ressaisir les modalités d'appropriation d'une culture – en l'occurrence l'Antiquité et ses prolongements, ses résonances –, en fonction des contextes qui la transmettent, l'accueillent, la diffusent. La notion côtoie donc, inévitablement, et pour s'en enrichir, d'autres opérations dont se sont emparées récemment les recherches sur les transferts culturels : transmission, traduction, tradition, diffusion, adaptation. Quelles que soient les définitions et les nuances qu'il est légitime d'apporter pour préciser le sens des notions et des concepts qui servent de

⁵⁰ Aristote, *Éthique à Nicomaque*, V, 1131 a 8 – 1132 b 20 (sur la justice distributive) ; 1132 b 21 – 1134 a 13 (sur la justice en tant que réciprocité) ; *Politique*, III, 9, 1-4 ; 12. Rappelons que l'influence d'Aristote s'étend à partir des traductions intégrales de ses œuvres politiques et morales : l'*Éthique à Nicomaque*, vers 1250, et la *Politique* que Guillaume de Moerbeke rend en latin, vers 1260.

⁵¹ Cf. Boucheron, "La Fresque du Bon Gouvernement d'Ambrogio Lorenzetti", p. 1163 et 1170-1171.

cadre et de repères à l'analyse, il faut souligner que l'histoire des modes de réception de la tradition «classique» participe du sens même de cette tradition. Jamais nous ne sommes en position de découvreur, de premier lecteur, de premier observateur, quand bien même s'agit-il d'un vestige mis au jour ou d'une inscription inédite qui parvient entre nos mains, sans parler de la stratigraphie établie par l'archéologue. Toujours le savant ou l'amateur sont lestés d'un savoir, parfois d'une érudition, et vivent dans une société où la tradition scolaire, l'édition, quand ce ne sont pas la paralittérature ou la publicité, sont des médiateurs dont il est nécessaire d'analyser les codes et de mesurer les incidences en terme de sociologie de la communication. Quant aux spécialistes, ils ont accès à la culture savante de l'Antiquité à travers des éditions critiques, des corpus, des dictionnaires dont la constitution a souvent fait l'objet de longs débats, de controverses qui forment, définitivement, autant d'écrans entre l'Antiquité et nous, que l'on songe à l'histoire du *Corpus Inscriptionum Graecarum* (devenu *Inscriptiones Graecae*), dont August Boeckh préface le premier volume en 1828, à la longue élaboration du projet parallèle de *Corpus Inscriptionum Latinarum*, orchestré par Theodor Mommsen⁵², au projet d'un *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* qui germe dans l'esprit du médecin Charles Daremberg, lors d'un voyage en Italie, en 1849-1850⁵³, ou encore à l'architecture programmatique conçue par Felix Jacoby pour les *Fragmente der griechischen Historiker*⁵⁴. L'histoire des civilisations et des œuvres antiques, de l'érudition qui, souvent, nous les fait connaître, est indissociable du sens qu'elles ont acquis dans nos sociétés. Ignorer cette composante reviendrait à s'accommoder, fort mal, de l'illusion que nous pourrions accéder à un sens objectif accordé *sub specie aeternitatis* à la tradition classique. La notion de réception tend, très différemment, à reconstituer les différents contextes qui ont façonné la signification des héritages venus des Anciens. C'est pourquoi, il est certainement préférable de recourir au pluriel, «réceptions», pour mieux distinguer les strates successives et entrelacées de cette histoire du sens et des interprétations. C'est aussi pourquoi on préférera «réception» à «survie», «Rezeption» à

⁵² Cf. Ève GRAN-AYMERICH, "Theodor Mommsen (1817-1903) et ses correspondants français: la 'fabrique' internationale de la science", *Journal des savants* (janvier-juin) 2008, p. 177-229.

⁵³ Cf. Catherine VALENTI, "'Daremberg et Saglio' ou 'Saglio et Pottier'? La difficile gestation d'un dictionnaire savant", *Anabases* 4 (2006), p. 159-162.

⁵⁴ Cf. Felix JACOBY, "Über die Entwicklung der griechischen Historiographie und den Plan einer neuen Sammlung der griechischen Historikerfragmente", *Klio* IX (1909), p. 80-123, repris in *Abhandlungen zur griechischen Geschichtschreibung von Felix Jacoby zu seinem achtzigsten Geburtstag am 19. März 1956*, Leiden, Brill, 1956, p. 16-64, avec les analyses de Guido SCHEPENS & Jan BOLLANSÉE, "La difficile structure de *FGrHist.* F. Jacoby et E. Meyer s'écrivent à propos d'un plan inédit de 1915", in Corinne BONNET et Véronique KRINGS (éd.), *S'écrire et écrire sur l'Antiquité. L'apport des correspondances à l'histoire des travaux scientifiques*, Grenoble, Jérôme Millon, 2008, p. 261-278, ainsi que Antonio Luis CHÁVEZ REINO, "Felix Jacoby aux prises avec ses critiques: lettres, comptes rendus et *scholια jacobiana*", *Ibid.*, p. 281-300.

«Nachleben», «reception» à «afterlife», le second terme de ces alternatives impliquant qu'il existerait une seule signification «vraie» pour chaque œuvre, que l'histoire et la philologie auraient pour tâche de reconstituer ou de dévoiler⁵⁵.

Un des principes fondateurs légitimant une étude des réceptions de l'Antiquité repose ainsi sur l'idée que l'histoire des interprétations fait partie intégrante du sens d'un document, ou, pour le dire autrement, que l'histoire de la tradition n'est pas l'histoire d'une erreur. Il n'existe pas de sens unique, déposé à l'origine par un auteur, construit par un groupe social, imposé par un pouvoir. Mais cela ne signifie pas pour autant que toute interprétation soit possible, au sein d'un relativisme généralisé. L'Antiquité peut être appréhendée à la fois comme document, parmi d'autres, soumis à l'analyse historico-critique, et comme monument, dans sa singularité⁵⁶. La notion de tradition⁵⁷ permet le cheminement de l'un à l'autre. Elle garantit aussi que la distance temporelle qui nous sépare des Anciens n'est pas un intervalle vide et que le cheminement même de la transmission est porteur de sens, y compris dans ses errements. C'est l'ensemble de ce processus, de ces «anabases» et «katabases», qui constitue l'objet même des études de réception. Celles-ci se trouvent ainsi justifiées par le constat, qui est aussi une hypothèse, que le passé a toujours des effets de sens sur le présent. La réception s'empare du processus actif d'interprétation des traditions issues de l'Antiquité.

Un nouvel objet d'histoire

L'étude de la «réception de l'Antiquité» n'a pas pour ambition première d'apporter une preuve supplémentaire de la «survie», de l'«influence» ou de la «présence» des classiques; elle ne fait pas non plus de l'Antiquité une «tradition» qui s'ajouterait à tant d'autres pour aller jusqu'à côtoyer le registre de la mémoire. Sur un plan différent, elle explore la diversité des voies qui assurent la transmission des savoirs et des héritages venus de l'Antiquité, toujours replacés dans le contexte du passé et des temps qui, successivement, les ont «reçus» et ont permis leurs divers passages, leurs multiples transformations et reconfigurations.

Explorer un tel champ d'étude implique d'ouvrir de nouveaux dossiers documentaires dont la section d'*Anabases* intitulée *L'Atelier de l'histoire: chantiers historiographiques*, donne un aperçu de plus en plus étendu, en signalant l'existence de fonds

⁵⁵ Cf. Ward W. BRIGGS and William M. CALDER, *Classical Scholarship. A Biographical Encyclopedia*, New York and London, Garland Publishing, 1990, p. XV-XVI.

⁵⁶ Cf. Michel FOUCAULT, *L'Archéologie des savoirs*, Paris, Gallimard, 1969, notamment p. 13-15.

⁵⁷ Paul RICOEUR, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 321-330, distingue entre les traditions, «contenus transmis en tant que porteurs de sens» (p. 328), et la tradition en tant que «prétention à la vérité» (p. 330) des contenus de traditions.

d'archives, notamment de correspondances, ou de centres de documentation⁵⁸, en rappelant l'apport considérable des récits de voyage⁵⁹, en ouvrant un nouveau domaine autour de la réception des historiens anciens et du développement d'une *conscience historique* dans l'Europe moderne⁶⁰, en proposant des contributions sur toutes les formes de « fictions contemporaines » qui s'emparent du matériau antique⁶¹, en prenant en compte les questions de muséographie⁶², ou encore en rassemblant les initiatives

⁵⁸ Cf. Mireille LAMARQUE et Fabienne QUEYROUX, "Les archives des savants antiquisants à l'Institut de France" 1 (2005); Wolfgang KNOBLOCH, "Das Archiv der Berlin-Brandenburgischen Akademie der Wissenschaften und seine archivalischen Quellen zur Altertumswissenschaft" 2 (2005); Ève GRAN-AYMERICH, "L'histoire des sciences de l'Antiquité et les correspondances savantes : transferts culturels et mise en place des institutions (1797-1873)" 3 (2006); Annick FENET, "Les archives Alfred Foucher (1865-1952) de la Société Asiatique" (Paris), Grégory REIMOND, "Documentos ineditos para la Historia de la arqueología (Madrid 31 mai et 1^{er} juin 2007)", Patrick MICHEL, "Le fonds d'archives Paul Collard à l'université de Lausanne" (Suisse) 7 (2008); *Id.*, "Le fonds d'archives Maurice Dunand à l'université de Genève" 8 (2008); Michèle CURNIS, "Il carteggio Gaetano de Sanctis – Giuseppe Fraccaroli" 9 (2009).

⁵⁹ Cf. Jean MEYERS, "Les voyages de Frère Félix Fabri en Orient (1480-1483)" 1 (2005); Claire BARAT, "Voyageurs et perception des vestiges archéologiques à Sinope au temps de la représentation diplomatique française, sous le Consulat et l'Empire" 2 (2005); Jacques DEBERGH, "Voyageurs occidentaux à Carthage à la charnière du XVIII^e et du XIX^e siècle" 5 (2007); Étienne FAMERIE, "Villoisin et la redécouverte du dialecte tsakonien" 6 (2007); Dominique Laure MIREMONT et Nicole LE BRIS, "Anne-Marie Schwarzenbach" 9 (2009).

⁶⁰ Cf. Pascal PAYEN, "Réception des historiens anciens et fabrique de l'histoire" 1 (2005) et 2 (2005); Eugenio LANZILLOTTA, "I Fammienti degli storici greci, con una lettera di Franco Sartori" 3 (2006); Olivier GUERRIER, "Chantier humaniste : les *Œuvres morales* de Plutarque" 3 (2006) et 4 (2006); Dino AMBAGLIO, "Recherches et projets de travail sur la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile" 4 (2006); Adriana ZANGARA, "Voir l'histoire. Théories anciennes du récit historique : présentation" 7 (2008).

⁶¹ Michel DUBUISSON, "Polars romains" 2 (2005); Eugenio AMATO, "Da Omero a Miyazaki. La mitologia classica Negli « anime » (e nei « manga ») giapponesi : spunti per una futura ricerca" 4 (2006); Pierre-Louis MALOSSE, "Justinien visité et revisité", 5 (2007); Jacques ELFASSI, "Harry Potter en latin", 7 (2008); Vivien BESSIÈRES, "Péplum de Blutch, un Satiricon postmoderne" 7 (2008); Audy RODRIGUEZ, "Échos contemporains de la guerre de Troie : l'*Illiade* dans la bande dessinée, le cinéma, la science-fiction, la littérature de jeunesse (1956-2007)" 8 (2008); Benoît JEANJEAN, "Les allusions et citations latines dans *Les aventures d'Astérix le Gaulois*" 9 (2009).

⁶² Adeline GRAND-CLÉMENT, "Le Musée Saint-Raymond, musée des Antiques de Toulouse" 4 (2006); *Ead.*, "Le musée de l'Arles et de la Provence antiques met Ingres à l'honneur" 6 (2007); Sarah REY, "Les souvenirs de l'anticomanie : le Musée lapidaire d'Avignon. Entretien avec Odile Cavalier" 7 (2008).

originales dans les domaines de la philosophie⁶³, du théâtre⁶⁴, de la pensée politique⁶⁵. Comment et dans quels « milieux théoriques » l'Antiquité a-t-elle été délimitée ? À quelles conditions est-elle reconnue comme un domaine digne d'étude ? Quelles ont été « ses règles successives d'usage », et, concernant ces dernières, leurs changements et leurs reformulations⁶⁶ ? L'Antiquité, telle que nous l'appréhendons, n'est pas un dépôt inerte, dont les *traces* seraient à repérer, à décrire, à accumuler, cet entassement servant à lui seul de témoignage d'une *présence*, d'une *influence*, selon la terminologie d'une histoire intellectuelle désuète. La mise au jour et l'analyse des différentes formes de réception des mondes anciens, des transformations qu'elles rencontrent et auxquelles elles participent, ont valeur de refondations, qui font apparaître l'Antiquité comme un objet mobile, changeant, ouvert, participant de l'incessante création du présent.

Pascal PAYEN

Université de Toulouse (UTM)

PLH (ERASME)

Pavillon de la Recherche

5, allées Antonio-Machado

F - 31058 Toulouse Cedex 9

mailto:payen@univ-tlse2.fr

-
- ⁶³ Arnaud MACÉ, "Le projet IKD. Histoire des formes de pensée à l'œuvre dans les pratiques sociales : la perception du partage privé/public en Grèce ancienne" 5 (2007); *Id.*, "Typologie des formes de partage du privé et du public, formes collectives d'appropriation du savoir. Chantiers en cours" 8 (2008).
- ⁶⁴ Malika BASTIN-HAMMOU, "Réception du théâtre antique. L'exemple de l'*Archive of Performances of Greek and Roman Drama* (APGRD) d'Oxford" 4 (2006); Malika BASTIN-HAMMOU et Arnaud MACÉ, "*Aristote ou le vampire du théâtre occidental*. Entretien avec Florence Dupont" 8 (2008).
- ⁶⁵ Paulo BUTTI DE LIMA, "Politiche antiche e moderne" 2 (2005); Thierry MÉNISSIER, "Imposture démocratique ou pulsion d'imitation ? : à propos de Luciano Canfora, *La démocratie. Histoire d'une idéologie* (Le Seuil, 2006) et de Carine Doganis, *Aux origines de la corruption. Démocratie et délation en Grèce ancienne* (PUF, 2007)" 8 (2008); Paulo BUTTI DE LIMA, "Tucidide fra i pensatori della politica" 8 (2008).
- ⁶⁶ Hypothèses et formulations empruntées à Michel FOUCAULT, *L'Archéologie du savoir*, p. 11-12.